

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'essai au Québec Écrivons-nous pour changer le monde ?

Mélikah Abdelmoumen, Pascale Navarro, Yvon Rivard, Marco Micone, France Théoret, Mathieu Bélisle, Rosa Pires, Dalie Giroux, Nicolas Lévesque, Frédérique Bernier, Étienne Beaulieu, Maïka Sondarjee, Ayavi Lake and Jean-Philippe Pleau

Number 183, Winter 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97518ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Abdelmoumen, M., Navarro, P., Rivard, Y., Micone, M., Théoret, F., Bélisle, M., Pires, R., Giroux, D., Lévesque, N., Bernier, F., Beaulieu, É., Sondarjee, M., Lake, A. & Pleau, J.-P. (2021). L'essai au Québec : écrivons-nous pour changer le monde ? *Lettres québécoises*, (183), 4–31.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



L'essai au Québec

Écrivons-nous pour changer le monde ?

Dossier dirigé par
Mélikah Abdelmoumen

Textes

Pascale Navarro
Yvon Rivard
Marco Micone
France Théoret
Mathieu Bélisle
Rosa Pires
Dalie Giroux
Nicolas Lévesque
Frédérique Bernier
Étienne Beaulieu
Maïka Sondarjee
Ayavi Lake
Jean-Philippe Pleau

Photographies

Benoît Erwann Boucherot

Bea
SIDE





L'essai au Québec

Écrivons-nous pour **changer le monde** ?

Mélikah Abdelmoumen

« Écrivons-nous pour changer le monde ? Pour toucher les autres humains ? Ou pour adorer des statues ? Et que perdons-nous quand nous faisons le pari qu'une idée se rendra plus loin si elle est portée par un homme seul ? », écrit Valérie Lefebvre-Faucher dans le très beau *Promenade sur Marx : du côté des héroïnes* (Remue-ménage, 2020).

Parmi tout ce qu'on apprend dans ce livre passionnant, j'ai été particulièrement remuée par l'appel de l'écrivaine à oublier nos cupidités intellectuelles, notre attrait pour les auteurs seuls et statufiés ; Lefebvre-Faucher nous invite à les remplacer par l'échange, la mise en commun, le partage des idées et des forces, la beauté des choses pensées ensemble.

C'est exactement dans cet esprit qu'Annabelle Moreau – au moment où elle s'apprêtait à me passer le relais en tant que rédactrice en chef de *LQ* – et moi, assistées par le comité de rédaction de la revue, avons conçu et imaginé le présent dossier. Réunir des essayistes et les faire échanger, partager, mettre en commun leurs idées et leurs forces, leurs questions, non seulement dans les pages de la revue, mais aussi en personne – comme en témoignent les magnifiques photos et la couverture signées Benoît Erwann Boucherot (Studio BRW).

Ainsi, nous avons invité onze auteurs et autrices qui comptent, de diverses origines et générations, à écrire à partir de cette phrase de Valérie Lefebvre-Faucher, « Écrivons-nous pour changer le monde ? », et à nous parler de leur rapport puissant et singulier à l'essai, qui semble ces dernières années avoir le vent en poupe au Québec. Frédérique Bernier, Rosa Pires, Dalie Giroux, Nicolas Lévesque, Étienne Beaulieu,

Yvon Rivard, Marco Micone, Maïka Sondarjee, France Théoret, Pascale Navarro et Mathieu Bélisle ont tous et toutes accepté le défi de l'écriture d'un micro-essai portant sur un sujet infiniment vaste. Leur rencontre dans ces pages porte la marque d'une complicité, d'une solidarité, à la fois galvanisantes et émouvantes. À leurs côtés sur les photos, et un plus loin dans ce numéro, l'essayiste et éditeur Mark Fortier signe « Pense-bête », une nouvelle chronique de notre cahier *Vie littéraire*.

S'ajoute à ces onze micro-essais une lettre de l'écrivaine Ayavi Lake à feu Serge Bouchard. Immigrée au Québec depuis le Sénégal, puis la France, elle dit combien la voix radiophonique comme la voix littéraire du *mammoth laineux* ont été des moteurs et des outils d'intégration, de sécurité, voire d'enracinement. Jean-Philippe Pleau, pour sa part, signe une lettre d'amour, non dépourvue d'un savoureux humour, aux essayistes et à ceux qui les publient courageusement, avec passion et fougue, loin des impératifs de la pensée rapide et des instantanéités à la mode.

Valérie Lefebvre-Faucher ne pouvait pas se joindre aux voix de ce numéro, mais elle a accepté avec grâce et générosité non pas d'être la muse des collaborateurs et des collaboratrices – ce serait aller à l'encontre de tout ce qu'elle défend dans l'ensemble de son travail ! –, mais plutôt d'être quelque chose comme leur hôtesse, celle qui invite par ses mots à se joindre à un collectif, une « fraternité-sororité » qui met les idées et les questions, les doutes et les rêves, les projets et les espoirs en commun. Elle était dans nos pensées à chaque étape de la réalisation de ce dossier. *LQ*, Annabelle Moreau et moi la remercions.

Marcher dans ma tête

Micro-essai | **Pascale Navarro**

Je ne suis pas sûre d'écrire pour changer le monde. J'écris plutôt pour le comprendre. Depuis mon premier essai (depuis toujours ?), je cherche ma pensée dans les mots. Ils sont tour à tour mes éclaireurs et mes prisons.

Ils constituent aussi un chemin sur l'eau : je vais d'une pierre à l'autre et, régulièrement, je m'aperçois qu'elle glisse, que mon pied ne pourra pas y rester. Je change de repère.

C'est une escalade et parfois une descente, tout dépend.

Avec le temps, j'ai appris à être *concrète* : à me faire un plan, à organiser le travail, à me donner une structure. Mais il reste que, aussi gênant soit-il de le dire, je ne sais jamais ce que je vais trouver au bout du texte.

Un essai n'est pas une accumulation numérique de feuillets, ni une extension du travail de journaliste. Oui, il y a de la recherche, des entrevues, mais en fin de compte, je suis seule avec ma pensée et je choisis sa direction : quels méandres exposer ? Quelles conclusions esquisser ?

Écrire un essai, c'est partir à l'aventure, parfois à la guerre.

Quand j'ai écrit *Femmes et pouvoir : les changements nécessaires* (Leméac, 2015), je me souviens d'avoir buté sur cette

idée contradictoire : plaider pour la parité femmes-hommes signifiait postuler une différence entre les hommes et les femmes. Dans ma naïveté, je souhaitais effacer toutes les différences, mais ce n'est vraiment pas aussi simple. Devant cette impasse, j'ai retourné la question dans tous les sens. Et j'ai aimé ce chemin. Il m'a permis de comprendre à quel point j'avais intériorisé l'idée selon laquelle le féminin était une tare à effacer. J'allais découvrir, par ce travail d'écriture, que c'est justement *au nom du féminin*, au nom de la différence qu'il fallait exiger la parité. Ça a été mon chemin pour expliquer la nécessité de l'inclusion, de *toutes* les inclusions.

Je me souviens d'avoir longuement réfléchi à mes paradoxes. En moi évoluait une Pascale avec ses gros sabots, et une autre qui lui parlait, et lui demandait d'essayer de voir les choses sous un autre angle.

Je crois aussi que j'ai avancé en acceptant d'exposer des nuances. Ce sont elles qui me permettent de ne pas raccourcir ma propre pensée, et d'accepter de ne pas trouver de réponse.

Il est aisé d'épouser un camp, mais parfois, ça ne l'est pas. Et il faut pouvoir le dire, l'écrire, y réfléchir. Aujourd'hui, il m'arrive fréquemment de me demander : pourquoi vaut-il mieux ne pas énoncer telle réflexion ? C'est que le monde



Photo | Benoît Erwann Boucherot

piétine les idées, et que cela me donne envie de ne pas parler : je connais tous les raccourcis qui seront pris, et toutes les choses qu'on va vouloir me faire dire, mais que je ne pense pas.

Je me méfie du « pour ou contre », cette fabrication rhétorique qu'on aime tant, mais qui demeure un jeu, comme dans « joute oratoire », et qui ne devrait jamais passer pour de la pensée, à peine pour la prémisse d'un essai.

Alors je garde pour moi certaines idées, et je les partagerai seulement quand j'aurai maîtrisé leur mouvement, quand j'aurai préparé mes arrières pour me protéger des appropriations intellectuelles, si nombreuses et si pernicieuses.

Dans l'attente, j'entreprends le chemin, de plus en plus seule à mesure que je progresse. Je lis, j'interviewe, je cherche, je note. Ensuite, je laisse mûrir, je recommence. Je « farcis » les paragraphes quand je peux approfondir mes idées, les illustrer, les nuancer. Je relis, ne comprends pas toujours où je m'en vais, mais je sens qu'il faut continuer, que j'ouvrirai une piste intéressante, une piste qui me fera avancer.

Et c'est exactement là, à ce moment précis, dans cet interstice, que je trouve mon idée, que je l'approuve et que je commence à la comprendre.

Je suis adepte de l'essai, même s'il est voué à une courte vie, car souvent très collé sur une époque ou un problème. On ne s'appelle pas toutes Montaigne, on n'est pas le canon, surtout pas les femmes essayistes et encore moins celles qui écrivent sur les féminismes.

C'est Stéphanie de Genlis, une femme de lettres du XVIII^e siècle, anthologiste de la littérature féminine¹, qui m'a donné la clé : elle semblait dire qu'il fallait nous réunir par l'écriture pour acquérir notre légitimité.

Dans le silence de la pensée, je trouve de la joie. Je suis sur mon X. Mon temps devient précieux.

1. Stéphanie-Félicité Du Crest Genlis, *De l'influence des femmes sur la littérature française, comme protectrices des lettres et comme auteurs, ou Précis de l'histoire des femmes françaises les plus célèbres*, Paris, Hachette / Bibliothèque nationale de France, 2013 [1811].

Pascal Navarro a signé, aux éditions du Boréal, *Interdit aux femmes* (avec Nathalie Collard), *Pour en finir avec la modestie féminine* et *Les femmes en politique changent-elles le monde ?* ainsi que *Femmes et pouvoir : les changements nécessaires – Plaidoyer pour la parité* chez Leméac. Elle a reçu le prix Femme de mérite du YWCA en 2007, le Prix du Gouverneur général en commémoration de l'affaire « personne » en 2016, et est diplômée d'honneur 2012 de l'Université de Montréal.

Le sentiment du réel

Micro-essai | Yvon Rivard

Tous les essais véritables, contrairement aux études spécialisées, ne se contentent pas de décrire et d'interroger un aspect de la réalité individuelle ou collective sur lequel ils glosaient à l'infini, mais osent formuler une hypothèse d'interprétation susceptible d'expliquer la totalité des phénomènes observés. C'est ainsi que René Girard explique que la source de toute violence réside dans la rivalité mimétique et trouve sa résolution (temporaire) dans le sacrifice du bouc émissaire ; que Blanchot réduit l'espace littéraire à la tension entre ses deux pentes que sont les désirs de parler et de se taire ; que Broch ou Weil voient dans le souci de l'autre l'accomplissement de la pensée. Cette réduction à l'essentiel, ce passage du plus au moins, propre à la démarche créatrice (scientifique ou artistique), correspond à ce saut dans l'inconnu qui permet de repousser les limites de notre connaissance, en nous exposant à la totalité du réel.

Les œuvres de fiction peuvent aussi parfois oser une explication de l'univers, mais leur principal mérite est surtout de fournir aux « scientifiques » la description la plus fidèle possible du réel qui servira de tremplin au saut de ces derniers. Girard trouve dans les grands romans une vision du réel non contaminée par les idéologies ou les théories pseudo-scientifiques. En ce sens, la force de la fiction est d'être ignorante (comme dit Faulkner, « Freud a besoin de me lire, mais moi, je n'ai pas à le lire »), d'être un savoir investi d'une immense ignorance, un savoir qu'il appartient aux essayistes de dégager de l'expérience. L'essai est ambitieux et modeste (il veut expliquer et changer le monde, mais sait que son explication sera dépassée), le roman est modeste et ambitieux (il ne fait que décrire le monde, mais mise sur le fait que le monde restera inchangé). Là où la fiction et l'essai se rejoignent, c'est quand ils passent tout naturellement de ce savoir à l'éthique qui fournit une réponse à la question que le réel, tel un sphinx, sans cesse nous pose, question insoluble, d'une part parce que posée par des savoirs partiels et partiels, d'autre part parce qu'on dédaigne le plus souvent d'y répondre. Il y a chez beaucoup de littéraires un fétichisme de la question qui les dispense de penser et de s'engager, de « s'assigner la tâche, dit Broch, de s'efforcer d'atteindre l'essentiel, de devenir le contrepois des malheurs hypertrophiés du monde ».

J'ai aimé *Promenade sur Marx* (Remue-ménage, 2020) parce que Valérie Lefebvre-Faucher répond à la question qu'elle pose. Oui, on écrit pour changer le monde prisonnier des statues

qui en figent la création perpétuelle, mais pour le changer il ne suffira pas de le comprendre, il faudra aussi l'aimer, toute connaissance rationnelle s'arrêtant au seuil du mystère. L'empathie n'est pas en deçà de la pensée, c'est le saut de la pensée dans l'inconnu : si les contradictions bloquent l'accès à la totalité de l'être, « la bonté est la clé qui ouvre la serrure » (Issenhuth). À la question stérile de savoir s'il faut choisir entre changer le moi ou le monde, Valérie Lefebvre-Faucher répond que « l'amitié est révolutionnaire », car « les humains pensent et créent ensemble ». Seule la pensée qui vient du cœur et de la tête peut aider à conquérir notre humanité, parce que « l'intelligence appartient à l'individu, les émotions appartiennent au groupe, à la famille, à la tribu, à l'espèce ou à la nature » (Freeman Dyson).

Comme l'écrit Nicolas Lévesque, on doit « apprendre à aimer ce monde avant de le défendre », mais on ne pourra le défendre que « par un engagement envers le mouvement, en général, des idées, des identités, des sentiments », car tout ce qui vit « exige de nous le deuil en tout temps, ce travail qui est toute notre existence, qui est aussi celui de la nature en perpétuelle métamorphose ». La vérité de l'essai, c'est « le sentiment du réel » qui consiste, selon lui, à « célébrer ce qui est là » et à « se laisser être traversé, dépassé par des forces qui nous excèdent [...]. Au lieu de se presser de changer le monde, d'abord se laisser être changé, affecté, transformé par ce qu'on écoute » et par ce qu'on lit ! J'ai écrit ce texte après avoir lu *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, *Ptoma*, *Promenade sur Marx*, tant il est vrai qu'« écrire se fait en groupe » (Lefebvre-Faucher).

René Girard, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, Grasset, 1978.

Valérie Lefebvre-Faucher, *Promenade sur Marx : du côté des héroïnes*, Montréal, Remue-ménage, 2020.

Nicolas Lévesque, *Ptoma : un psy en chute libre*, Montréal, Varia, 2021.

Yvon Rivard est romancier et essayiste, conseiller littéraire et cinématographique. Il a enseigné à l'Université McGill jusqu'en 2008, a collaboré à la revue *Liberté* pendant plus de quinze ans. Dernier roman publié : *Le dernier chalet* (Leméac, 2018) ; dernier essai publié : *Le chemin de l'école* (Leméac, 2019 ; prix Pierre-Vadeboncoeur).

Écrire contre

Micro-essai **Marco Micone**

Mon enfance échoua sur une de ces collines dénudées du Mezzogiorno¹, enclavé entre le dénuement et le mépris, où, régulièrement, les hommes étaient recrutés pour les guerres et pour l'émigration. Très tôt, je fus captivé autant par les récits de grand-père, relatant ses traversées transatlantiques du début du siècle, que par les exploits des martyrs de la patrie dont nous parlait le maître d'école jour après jour. Je n'acceptais pas cependant que, à côté du monolithe érigé à la mémoire des victimes du champ d'honneur, il n'y eût pas un monument, dix fois plus grand, en souvenir des disparus de l'émigration.

L'exode fut biblique. Les nombreuses maisons vides, où les émigrés avaient laissé pour seul ornement l'image d'un Sacré-Cœur sanguinolent, rappelaient les évacuations de la dernière guerre. Dans d'autres, les veuves blanches de l'émigration sublimaient leur besoin d'aimer à coups de messes, de cancons et de robes noires. À Lofondo où, au début des années 1950 s'entassaient près de deux mille personnes, l'institutrice de première année se trouva une décennie plus tard devant un seul écolier.

Je crois qu'il est de mon devoir d'attirer votre attention sur le fait que les Italiens sont bien connus pour être de mauvais colons [...] il semble malencontreux que cette classe d'immigrants soit amenée ici pour quelque travail que ce soit sauf pour le travail dans les mines [...] je crois que cette classe d'immigrants ne fera rien de bon pour notre pays².

Voilà les propos outrageants vomis par le Commissaire de l'Immigration de Winnipeg au début du siècle dernier. En 1902, pas moins de 6000 Italiens s'échinaient à la construction des chemins de fer, partageant cette géhenne avec des Slaves et des Ukrainiens, afin de greffer une colonne vertébrale à un pachyderme déjà poussif et disloqué s'étirant du Pacifique à l'Atlantique.

Injustices et attitudes racistes se poursuivirent tout au long de l'histoire de l'immigration au Canada. Il suffit de se rappeler la taxe que durent payer les Chinois, au début du siècle, pour entrer au Canada, en plus des internements et spoliations subis par les Italiens et les Japonais pendant la Deuxième Guerre mondiale. Lorsque ces découvertes s'ajoutent à la certitude que l'émigration n'existerait pas si elle ne profitait pas en premier lieu au pays d'accueil, l'indignation surgit et l'immigré devient parfois écrivain.

J'ai écrit pour arracher à l'oubli ce lointain matin de juillet où mon père s'empressa d'aller ouvrir pour laisser

entrer parents et amis, qui glissèrent dans ses poches une dizaine de lettres à l'intention de leur parenté émigrée. Sur les enveloppes, on pouvait lire « rue Wolfe, Saint-Laurent, Dante » et, sur l'une d'elles, une femme, qui n'avait plus de nouvelles de son mari, avait écrit « Taverne Mozart ».

J'ai écrit pour immortaliser ce moment où mon père prit sa valise d'une main, de l'autre la mienne, et nous sortîmes de la maison. Le long du parcours menant à la grand-place du village, où attendait l'autobus, des hommes accouraient de toutes parts en silence pendant que leurs femmes, accoudées aux fenêtres, clamaient de leur voix stridente les bienfaits et les malheurs de l'émigration. Vêtu de son vieil habit de noces, un père quittait son enfant de six ans, victime de l'implacable logique des puissants.

J'ai écrit aussi pour rappeler que les immigrants ont toujours été en position de faiblesse par rapport aux pays recruteurs. Historiquement, ces derniers ne se sont jamais gênés pour les sélectionner selon leurs besoins, en choisir la provenance, les attirer par des promesses sans lendemain puis les abandonner à leur sort une fois installés.

Un des exploits des xénophobes et des propagateurs du discours anti-immigrants depuis une trentaine d'années – et ce, partout en Occident – a été d'inverser le rapport de domination dans nos sociétés. Ils ont réussi à accréditer le mythe selon lequel les minorités immigrantes représenteraient une menace pour les pays d'immigration, alors que ces derniers imposent leurs lois, leurs conditions d'accueil et que leur population est généralement dix fois plus nombreuse. Comment ne pas écrire devant tant de mauvaise foi !

Depuis au moins deux décennies, au Québec, trop d'intellectuels et de professionnels de la parole publique, oubliant les inégalités, sources de souffrance sociale, pataugent dans le marécage identitaire : les uns pour l'étendre, les autres pour tenter de l'assainir. Je continuerai d'écrire contre ce bavardage nombriliste et incantatoire, dont le but est de mystifier la population, en substituant à la conflictualité sociale celle de nature ethnoculturelle, largement exagérée et simple prétexte à justifier des politiques anti-immigration.

Écrire contre et ne jamais cesser... contre les puissants, les dominants et tous ceux qui s'en prennent aux faibles, aux pauvres et aux immigrants.

1. Mezzogiorno : le Midi italien.

2. Marco Micone, *Le figuier enchanté*, Montréal, Boréal, 1992.

Né en Italie, **Marco Micone** arrive au Québec à l'âge de treize ans. Après des études en littératures québécoise et française, il a enseigné au niveau collégial pendant trente ans. Il est l'auteur d'une trilogie sur l'immigration italienne, de *Speak What (Cahiers de théâtre Jeu, 1989)*, du *Figuier enchanté* (Boréal, 1992), d'où est tirée une partie de ce texte, et, tout récemment, d'*On ne naît pas Québécois, on le devient* (Del Busso, 2021). Pendant les années 1990, il a aussi traduit des classiques italiens pour la scène montréalaise.

À qui s'adresse

Refus global ?

Micro-essai France Théoret

Je suis une chercheuse : intéressée par le devenir.

Je reconnais plusieurs registres de la langue, j'en pratique quelques-uns.

L'essai littéraire me situe devant l'histoire, devant la société, et me permet de ne pas me maintenir dans la seule fiction. J'ouvre par exemple *Le marché aux illusions* (Boréal, 1995) de Neil Bissoondath. Le multiculturalisme, ses effets sur le Canada, sont les mêmes au Québec. Vues du Québec, les divisions se présentent comme la balkanisation, ou encore la fragmentation de la société.

Et c'est la nécessité de croire à ce qui fait vivre, à ce qui brave les autorités, à ce qui invente des questions jamais posées, qui me fait écrire. Il existe des textes et des événements passés qui ont été des protestations. Ceux-là fondent une culture et une lignée culturelle.

Refus global est du nombre.

Publié en 1948, ce texte fondateur avance que le gauchissement en art est d'abord et avant tout le rejet de la *réserve poétique*.

L'art, dans son grand potentiel, constitue un objet de savoir et une source de changement. Le *trésor poétique* engendre du nouveau, abolit les craintes et les peurs. Il est de l'ordre du désir.

Là réside la possibilité d'exister de façon neuve.

Le Manifeste définit, identifie dans l'art de *génereux objets* qui ne sont ni reçus, ni acceptés, ni rejetés. Des objets imprenables, récusés. Des objets en situation instable, en déséquilibre social.

L'objet d'art doit être inassimilable et ne peut être inféodé à des croyances.

Pour transmettre la *réserve poétique*, il existe la nécessité que Borduas appelle « le renouvellement émotif ». En filigrane, le *Refus global* dit comment s'opère ce renouvellement : il faut en finir avec toutes formes de dressages physiques et psychiques. Qu'y a-t-il de plus nécessaire que d'être « libéré de ses chaînes inutiles », qu'y a-t-il de plus indispensable que de réaliser « la plénitude de ses dons individuels » ?

Du plus loin, Borduas imagine l'avenir, il voit que chacun sera libéré et pourra exercer ses dons. Il en appelle à « l'anarchie resplendissante ».

Mais lu mot à mot, le projet du Manifeste n'a rien de lyrique : Borduas fuit les passions tristes.

Ainsi écrit-il, « nous poursuivrons dans la joie notre sauvage besoin de libération ». Ce sont les derniers mots de *Refus global* et ces mots souvent cités, connus, renvoient à une spontanéité explosive, à une rupture fracassante et cruelle, laquelle ne saurait ni attendre ni être différée.

Borduas anticipe les mouvements de libération à venir.

Le peintre affirme qu'il existe une autre forme de gauchissement en art, en plus du rejet de la *réserve poétique*, et qui est la reproduction intégrale ou littérale de ce qu'il nomme la *réserve poétique*. Le *trésor artistique* doit être conservé et transmis une fois renouvelé. En un mot, *transformé* – dans le texte, ce mot est écrit en majuscules.



Photo | Benoît Erwann Boucherot

À aucun moment du Manifeste, Borduas ne perd de vue la nécessité d'une réflexion double : sur l'art et sur la société.

Borduas corrobore l'idée selon laquelle l'imagination est en tête. « Au terme imaginable », l'artiste pense avec son imagination, il ne se résigne pas à l'impouvoir. L'artiste réfléchit avec sa sensibilité et il l'objective. La nécessité d'aiguiser ses perceptions, pour soi-même et avec l'altérité sociale, provoque l'évolution émotive.

Ce sont de telles réflexions, puissantes, sur l'art et les artistes, qui composent la texture du Manifeste.

À aucun moment du Manifeste, Borduas ne perd de vue la nécessité d'une réflexion double : sur l'art et sur la société, celle où il est né et la même qu'il habite. Sa façon d'aborder l'identité, la sienne, si tant est que ce soit une question, fait de la société un objet de connaissances. Il étudie la société et sa propre étrangeté. C'est à l'étude de la société qu'il perçoit sa singularité.

Lue dans une perspective d'identité sociale, la première page de *Refus global* est saisissante quant à la représentation réaliste, directe, froide. Les mots forment une image intolérable d'impuissance, un portrait de groupe figé dans le temps et l'espace.

La réception du Manifeste a été et est encore davantage sociale qu'artistique. Si Borduas avait écrit uniquement sur l'art, les conséquences n'auraient pas été les mêmes. (Pour mémoire, le peintre a perdu son emploi et la possibilité d'enseigner. Il s'exile à New York, puis à Paris.)

Une dernière chose : le mot *politique*, incessamment répété, tel un passage obligé, dans les essais actuels sur l'art et la littérature, apparaît une seule fois dans *Refus global*. En question, « l'évolution politique ». Le mot est adjectivé.

En 1958, la revue *Situations* demande à Borduas s'il tient pour universelle la portée de *Refus global*. La réponse est « non ». S'il récrivait ce texte qui reste « toujours valable » pour l'essentiel, dit-il, il le situerait « dans une tout autre atmosphère : plus impersonnelle, moins naïve, et je le crains plus cruelle encore à respirer ».

Ainsi, ses affirmations sur l'art demeurent conformes à sa pensée, et la protestation sociale serait plus dure. Plus féroce.

France Théoret a contribué à la revue littéraire *La Barre du jour* avant de cofonder le journal féministe *Les Têtes de pioche* puis le magazine culturel *Spirale*. Poète, romancière et essayiste, elle a signé plus d'une trentaine d'ouvrages. Elle a reçu en 2012 le prix Athanase-David pour l'ensemble de son œuvre.

Marcher au-dessus de l'abîme

Micro-essai Mathieu Bélisle

J'ai toujours l'impression que nous avançons dans le brouillard, sans savoir ni d'où nous venons ni où nous allons, que les ressorts de l'Histoire sont cachés, que nous échouons à séparer le neuf de l'ancien, à distinguer le mensonge de la vérité. Nous rechignons à entendre parler de la réalité, préférons nous bercer d'illusions. Voilà pourquoi je n'écris pas pour changer le monde, mais pour le comprendre, et pour comprendre ce qui nous arrive. J'essaie de voir clair, de regarder le monde tel qu'il est, et non tel que je voudrais qu'il soit, en sachant bien que la lucidité, comme l'écrivait René Char, est la blessure la plus rapprochée du soleil.

J'ai écrit *Bienvenue au pays de la vie ordinaire* (Leméac, 2017) pour prendre la mesure de la situation du Québec, pour rendre compte de l'étrange apaisement qui s'emparait de lui, alors que les restes d'idéalisme s'évanouissaient sous nos yeux. C'était avant la CAQ, alors qu'il ne restait déjà plus de la Révolution tranquille que la tranquillité satisfaite.

J'ai écrit *L'empire invisible* (Leméac, 2020) parce que je sentais que nous nous mentions au sujet des États-Unis, que nous aimions croire que nous avons affaire à un empire décadent, alors qu'il suffisait de le regarder en face pour savoir qu'il ne s'effondrait pas, qu'il était en train de se métamorphoser. Grâce aux innombrables réseaux qu'il déployait autour du globe comme autant de filets (ou de webs), l'empire travaillait à sa propre invisibilisation. Nous n'avions plus besoin d'aller vers l'Amérique pour devenir américains ; c'est l'Amérique qui venait à nous, par des voies dématérialisées, pour s'établir au plus près de notre imagination et de notre pensée.

Le travail de compréhension dont je parle n'est pas accessoire ; ce n'est pas un caprice d'intellectuel, mais le préalable à toute action. C'est la faute la plus courante des impatientes : ils oublient de comprendre ce qu'ils prétendent changer, peut-être parce que le combat pour le changement est devenu une affaire « de niche », un projet réservé aux initiés, détaché de ceux-là mêmes qu'il s'agit de servir – si bien que trop souvent, le remède trouvé est pire que le mal à guérir. Certains diront que c'est le prix à payer pour que le monde change, que la Révolution en vient toujours à dévorer ses enfants. Je veux aussi que les choses changent. Reste que je préférerais toujours les enfants à la Révolution. Si je cherche à comprendre le monde avant de le changer, c'est qu'il change déjà de lui-même, considérablement, à un rythme que nous ne contrôlons pas.

L'enjeu premier de mes livres se résume ainsi : que le monde ne change pas sans nous, qu'il ne devienne pas un lieu hostile et inhumain, mais demeure notre monde, où les enfants pourront vivre et rêver d'amour et de liberté.

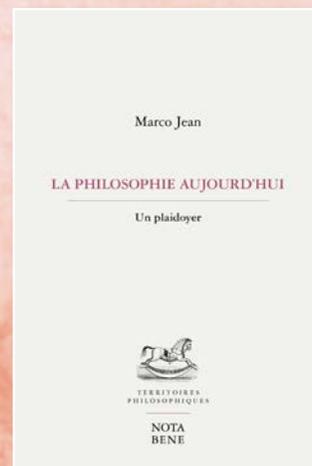
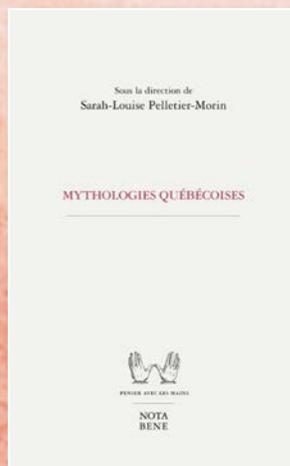
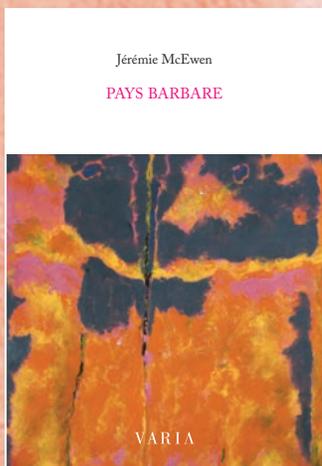
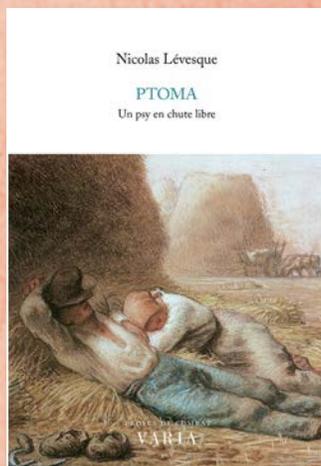


Je conçois le travail de l'essayiste comme celui d'un funambule, sujet à la fois terriblement fragile et extraordinairement souverain, qui s'avance au-dessus de l'abîme. L'essayiste sait que la vérité de son art, que sa beauté et son sens ne se trouvent pas à l'une ou à l'autre des extrémités auxquelles son fil est attaché, mais en chemin entre les pôles, dans le va-et-vient qui réunit les contraires au sein d'un même mouvement dialectique. C'est seulement au prix de cette tension, presque insoutenable, qu'il trouve son équilibre : c'est là, sans appui, qu'il se repose. Le funambule doit trouver le point de vue idéal, situé ni trop haut ni trop bas, ni trop près ni trop loin, une sorte de balcon métaphysique depuis lequel jeter sur le monde un regard à la fois lucide et empathique. C'est qu'il ne lui suffit pas de savoir s'arracher à l'ordinaire de la vie et de s'élever ; il doit aussi se rappeler, à chaque instant, qu'il fait partie du monde qu'il observe, que la « hauteur » dont il jouit ne lui offre aucune immunité, qu'il n'échappe pas à l'humanité commune. Comme le funambule, l'essayiste demeure soumis à la loi de la gravité : c'est à force de tentatives ratées et de blessures, de chutes et de revers qu'il parvient à trouver son équilibre.

L'essai est toujours une tentative sans garantie de succès, un test, comme on le dit des essais menés en laboratoire : l'échec fait partie de l'expérience. Voilà qui explique que les plus grands essayistes (Montaigne, Vadeboncoeur, Bouchard, Rivard) n'ont pas écrit avant d'avoir beaucoup vécu, et souffert aussi. Il faut avoir été brisé par la vie, avoir perdu l'équilibre un nombre incalculable de fois, avoir chuté jusqu'à devenir boiteux, comme Jacob au terme de sa lutte avec l'ange, pour enfin savoir avancer sur cette ligne du risque tendue sous ses pieds.

Je n'écris pas pour changer le monde, disais-je, j'écris pour le comprendre. Mais peut-être – et je dis bien : peut-être – que faire l'effort de comprendre le monde, c'est toujours déjà le changer.

essais incontournables

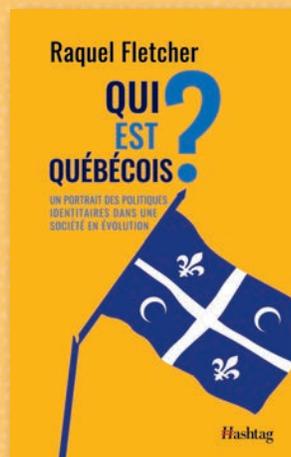


VARIA

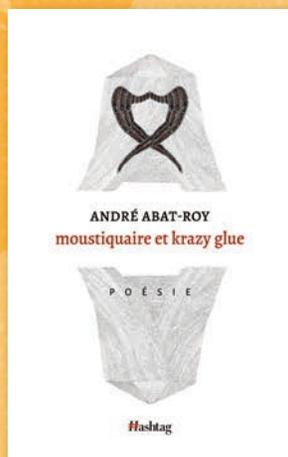
groupenotabene.com

NOTA
BENE

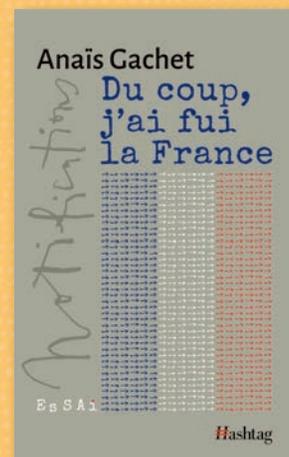
#Hashtag



Avec cet essai, **Raquel Fletcher** dresse l'un des portraits les plus complexes et actuels du Québec contemporain. Sans jugement ni parti pris, **Qui est québécois ?** représente une lecture essentielle sur les enjeux identitaires de notre société.

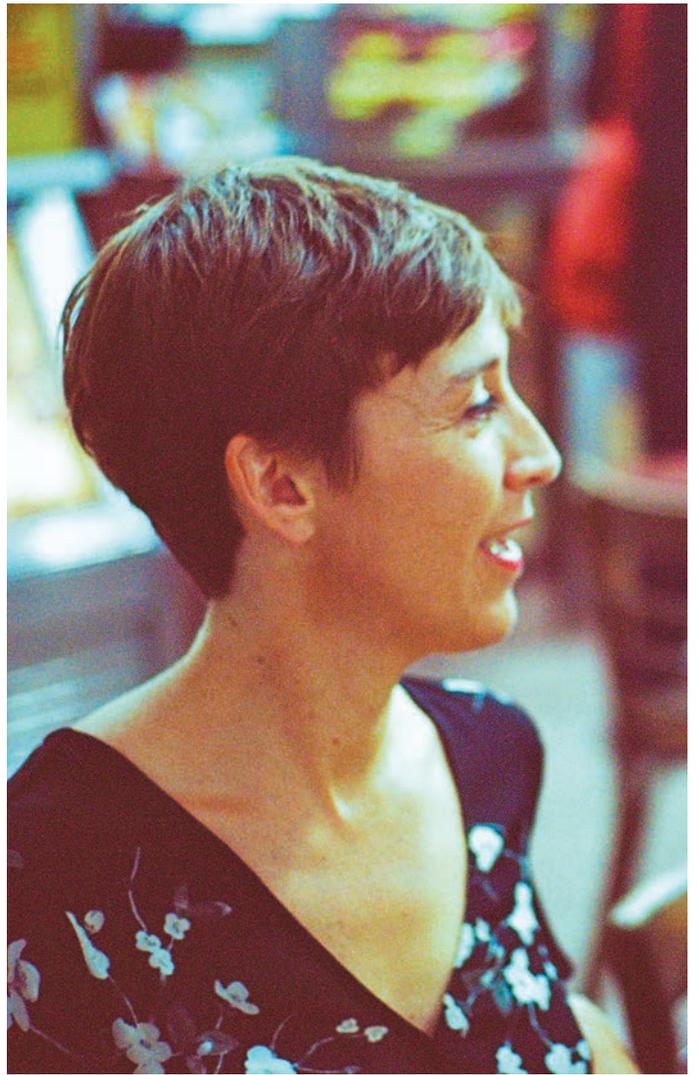


Dans **moustiquaire et crazy glue**, **André Abat-Roy** dépeint avec justesse l'impermanence des objets et des états d'esprit, dans la solitude d'une maison de campagne. Entre le plaisir que l'on ressent à observer les petites choses du quotidien et l'angoisse qui nous étirent devant l'immensité de l'existence, son premier recueil se lit comme un hymne humoristique à la vie.



Avec un ton juste et un sens aigu de l'analyse, **Anaïs Gachet** tente de comprendre son départ de la France et son ancrage en terre québécoise. Descendante d'une famille d'immigrants, l'autrice pose un regard profond sur le besoin essentiel, voire génétique de trouver un nouveau territoire dans la vie.





Écrire pour briser le silence de ma mère

Micro-essai Rosa Pires

Ralentir en milieu urbain est une affaire de riches, de Blancs, voire une affaire d'hommes riches et blancs. La fabrication de la pauvreté, elle, ne ralentit pas, surtout en période de pandémie. La pauvreté fait de la marche rapide le jour et court la nuit. Comme la personne pauvre court après sa deuxième paye en CHSLD, et halète une fois qu'elle est dans l'autobus pour aller chercher le plus jeune à la garderie. Le soir, elle court après ses ados qui tentent à leur tour d'échapper à la police. Ils fuient « l'œil du maître », celui qui aime poser son gros genou sur des cous noirs tremblants.

Les femmes racisées, ethnicisées, ne ventilent pas. Pour plusieurs d'entre elles, l'émancipation a fini par entrouvrir des portes. Mais, pour toutes les autres, l'émancipation demeure inaccessible, et elles restent sur le seuil.

Que soit dans la langue de Molière, de Shakespeare ou de Camões, cette colère finit par vouloir déborder de mon corps. Il faut bien qu'elle aille quelque part. J'ai beaucoup parlé, beaucoup dialogué, même crié à l'occasion, mais le sentiment d'injustice continue de me coller à la peau. Pour déconstruire les biais émotifs et cognitifs du récit colonial que je porte en moi, j'explore les manières de recentrer mon regard sur l'organisation politique et sociale des affects, tels que la honte d'être une femme, la haine de l'« Arabe », la politique de la peur, voire aussi une certaine performance de l'ouverture à l'« Autre ». Tout ce qui contribue à maintenir encore et toujours les femmes immigrantes et racisées à la lisière des droits promus au nom de l'« Universalité ».

Mon grand-père disait : « On tourne le disque et ça joue la même chanson. »

Penser à écrire nos déceptions et nos utopies, quand on a grandi dans un bloc appartements du bas Côte-des-Neiges, n'est pas un acte hérité. « S'asseoir pendant des heures pour écrire ? Mais qui peut faire ça ? Puis à quoi ça sert ? » me sermonne ma mère depuis mon enfance. De là où elle regarde le monde, j'emploierais bien mieux le peu de temps dont je dispose à m'occuper des tâches domestiques ou à faire un « vrai » travail. Dans ces moments, c'est comme si elle avait oublié son parcours de jeune immigrante. Les heures interminables passées dans les manufactures de la rue Chabanel, les mots racistes de sa propre mère lorsqu'elle s'est mise à fréquenter un jeune homme d'origine haïtienne, le référendum de 1980 où, malgré les barrières systémiques quotidiennes, dans un acte de foi aveugle, elle a voté « oui ».

En cherchant désespérément une manière de se libérer, ma mère a été féministe, antiraciste et souverainiste, à sa manière. À l'image d'une certaine majorité canadienne-française dans laquelle elle a fini par se fondre, ce privilège qu'elle a acquis me donne parfois l'impression qu'elle ne s'entend pas parler quand elle parle ainsi – comme sa mère à elle. Pourtant, quand on est fille d'immigrant-es, on sait qu'il ne faut pas traduire mot à mot la langue étrangère de ses parents. Il faut davantage se fier aux émotions. Contrairement aux adages rationalistes, l'émotion n'est pas contraire à la pensée, elle ne bloque pas son mouvement, ne l'empêche pas d'advenir. Sarah Ahmed dira, dans *The Cultural Politics of Emotion* (Edinburgh University Press / Routledge, 2004, ma traduction), « que le fait d'être émotif ou émotive est perçu comme la caractéristique de certains corps et pas d'autres ». Bref, l'émotion serait contraire à la pensée mais en plus, elle serait une affaire d'immigrés, et plus encore d'immigrées. Cette assignation de l'émotion aux corps des « étrangères » nous éloigne, en tant qu'humain-es, du rôle central de l'émotion au sein de la pensée elle-même.

Pour « traduire » correctement ma mère, je devrais donc dire qu'elle s'indigne de me voir travailler gratuitement. S'arrêter pour écrire un essai est en effet un acte de bénévolat. On peaufine et (re)peaufine des abstractions conceptuelles dont la lecture est réservée à un tout petit pourcentage de personnes, dont ma mère et tant d'autres ne font pas partie. Mais au fur et à mesure que je lui raconte l'objectif de ce que j'écris, c'est-à-dire de rendre visibles les expériences et les luttes politiques des Québécoises immigrées, racisées, ethnicisées, son visage s'illumine. Elle se revoit apparaître au coin de la rue Rachel dans les années 1960, en train de manifester contre un patron à la main baladeuse.

Les constructions sociales patriarcales, sexistes, racistes et colonialistes s'abreuvent de la lassitude. Appartenant aux impensés des analyses des rapports de pouvoir, la lassitude s'avère co-constitutive de l'injustice sociale. Dans ce monde où tout grouille, j'écris parce que je refuse l'effacement des existences qu'on finit par faire taire à l'usure.

Rosa Pires a pendant plus de dix-huit ans coordonné plusieurs projets politiques, communautaires et internationaux liés aux enjeux d'inclusion, de citoyenneté et d'équité hommes-femmes. Son mémoire de maîtrise a reçu un prix de l'Institut de recherche en études féministes (IREF). L'essai qui en a été tiré, *Ne sommes-nous pas Québécoises ?* (Remue-ménage, 2019), a été finaliste au Prix des libraires du Québec.

Écrire pour revendiquer

le droit de terminer ses phrases

Micro-essai Dalie Giroux

À la question de savoir pourquoi j'écris, il me faut simplement répondre – parce que c'est la vérité, même si cela est banal – que j'écris pour exercer mon droit d'énoncer des idées, de m'exprimer. J'écris pour contribuer à la construction perpétuelle de la réalité dans l'espace mystique de la parole, la parole dans toute son intrigante extension, et pour en éprouver tous les charmes. J'écris pour *prendre part* – même alors que je ne suis pas invitée, même alors que l'on ne m'a pas sonnée ni sommée.

Cela sans doute parce que je viens d'un monde où il faut parler très vite pour pouvoir terminer une phrase, où l'on se fait le plus souvent couper la parole, piétiner ou voler son idée, où celui qui parle le plus fort est le plus écouté, où les enfants sont au service des adultes, où les femmes sont au service des hommes, où les faibles sont au service des puissants, et où les rêveurs sont minutieusement broyés. Je viens d'un monde où parler est aussi nécessaire qu'impossible. Un monde d'où il m'a semblé que seule la parole librement exprimée, sincère, exigeante, contenait les traces d'une occasion de liberté.

Dans le monde d'où je viens, parler c'est souvent crier, c'est tout aussi souvent se taire, et c'est presque toujours risquer l'humiliation – je viens d'un monde, de n'importe où, d'ici, d'en face, de l'autre côté, dans lequel prendre la parole, se faire sa propre idée, s'aventurer dans une conscience, si ce n'est pas celle des maîtres, si ce n'est pas celle du dieu de la norme, celle de la reproduction fidèle des dominations héritées, c'est déjà esquisser les pas qui mènent sur le chemin inévitable de l'exil intérieur.

Edward Said écrit que « la loyauté à la lutte de son groupe pour la survie ne devrait pas mener l'intellectuel jusqu'à engourdir son sens critique, ou à y limiter ses impératifs » et qu'il faut acheminer la pensée « vers les questions de libération politique, vers une critique du pouvoir, vers une recherche de directions autres, qui sont trop souvent marginalisées, mises de côté et jugées impertinentes dans la lutte immédiate ». C'est ainsi que pour moi, la prise de parole intempestive, intime, qui passe par l'écriture, est également toujours déjà politique – car l'espace de la parole est toujours en jeu, pour chaque parlant, dans chaque prise de parole, et que cet espace est irrigué de rapports de domination contradictoires et subtils.

L'écriture, inscrite dans un rhizome alphabétique dont les proportions sont géologiques – des pétroglyphes aux comptines –, possède à cet égard cette faculté d'être secrète. Dans le repli bancal d'une existence, dans le noir social, dans le dos des puissants, dans cet exil qui est de toute façon invisible, la phrase s'énonce, l'idée se pointe, les contextes s'agglutinent, le récit s'autorise, les correspondances se manifestent, la

poésie commence son mouvement de berceau, le répertoire déroule ses colonnes, les figures bariolées défilent, et comme les cercles que forme sur l'eau le jet d'un cœur de pierre, un signal infime est lancé, un contact frissonnant est tenté, une résonance est possible, depuis un point abîmé de contingence qui est le dépositaire autorisé de toute parole et de tous les langages – « l'écrivain, dit Flannery O'Connor, opère à un carrefour particulier où le temps, l'espace et l'éternité curieusement se rencontrent. Son problème est de trouver cet endroit ».

Dans ce secret, cette résonance, cette contingence, cette possibilité de vérité, même furtive, même temporaire, même risible, même en retard et même en avance, l'écriture est collective, parce qu'elle est connivence, parce qu'elle est conspiration contre le pouvoir, détournement de texte, « réécriture du bio-texte » (Paul B. Preciado), parce que l'alphabet est une ruine commune, il appartient non pas à tous, mais à n'importe qui, même au plus flou des « enfants flous » (Sylvie Laliberté), qui prend part au monde, même alors qu'on ne l'a pas invité, qu'on ne l'a pas sonné, sommé.

L'ardente Jovette Marchessault raconte qu'elle a commencé à écrire parce qu'écrire, contrairement à la pratique de la peinture qui est dispendieuse, ne coûte rien. Cette écriture-là, la nécessaire, la survivale, qui sort d'une chaloupe verchère à la Pointe-aux-Trembles et qui s'adresse à une grand-mère que tout le monde a oubliée, est un rugissement, c'est un bloc d'abîme, un scalpel, c'est une parole qui n'était pas attendue, pas voulue, qui ne devait pas être entendue, et qui est là, têtue, qui nous concerne même si elle ne nous intéresse pas, qui est glorieuse parce qu'elle transperce toute conjuration, aux marges de l'empire, et jusque dans le col de ses chemises.

« Vous poursuivez, je continue aussi, m'écrit France Théoret. Il n'y a pas d'autres solutions. »

Sylvie Laliberté, *J'ai montré toutes mes pattes blanches je n'en ai plus*, Montréal, Somme toute, 2021.

Flannery O'Connor, *Mystery and Manners: Occasional Prose*, New York, Farrar, Straus & Giroux, 1969.

Paul B. Preciado, *Conterssexual Manifesto*, traduit de l'espagnol par Kevin Gerry Dunn, avant-propos de Jack Halberstam, New York, Columbia University Press, 2018.

Edward W. Said, *Representations of the Intellectual*, Vintage Books, New York, 1996 [1994].

Dalie Giroux est professeure et autrice. Elle a publié récemment *L'œil du maître : figures de l'imaginaire colonial québécois* (Mémoire d'encrier, 2020) et *Parler en Amérique : oralité, colonialisme, territoire* (Mémoire d'encrier, 2019).

Canapés

Micro-essai Nicolas Lévesque

La plupart du temps, l'essai est vu comme un hors-d'œuvre. On le tolère ou l'apprécie à la manière d'un bol posé sur la table, rempli d'olives. Il se présente humblement comme l'accompagnement d'une démarche principale, celle du romancier, du poète, de l'artiste ou de l'être d'action sociale, politique. C'est le carnet dénoué des créateurs, le journal engagé des combattants.

Il s'agit en quelque sorte de la version laïque et moderne des confessions. L'essai a d'emblée quelque chose à voir, pour l'autrice, l'auteur, avec la possibilité de se confier, de se mettre à nu. Et pour la lectrice, le lecteur, il est lié au fantasme d'un accès privilégié, plus authentique, sans maquillage, à telle figure culturelle qui lui murmurerait directement ses secrets, en aparté.

Il n'est pas si étonnant que je sois simultanément essayiste et psychanalyste. Ce sont peut-être les deux seuls métiers qui font des confidences un art en soi, les deux métiers pour qui elles ne sont plus secondaires.

Il m'arrive d'y voir des affinités avec certaines pratiques du prologue, qui présente l'œuvre à laquelle il appartient ; je ne veux rien faire d'autre qu'ouvrir l'œuvre à l'infini, l'éterniser dans sa première partie, la protéger du moment de sa suffisance, de sa prétention à croire que ça y est, elle débute pour de bon, elle existe vraiment à partir d'ici. Je retarde le plus possible l'arrivée de la forme définitive, de la machine à illusion. L'avant-spectacle devient la représentation. C'est peut-être quelque chose comme un spectacle de non-fiction.

J'aime séjourner dans l'informe, l'expérimentation des formes, le *making of*, le laboratoire de celui que l'on hésite à dire fou ou savant. J'habite le temps suspendu de la boîte noire, entre la perception et la réaction, entre la demande et la réponse. L'essai est une tension qui relie, tel un jeu de souque à la corde, la passivité et l'activité, la lecture et l'écriture, la passion et la raison, l'intimité et l'agora. L'essai est cette corde même, il n'est rien d'autre, c'est-à-dire qu'il est l'épreuve de ne pas vouloir être autre chose.

Peut-être aurais-je préféré rester dans le ventre de ma maman, ne jamais cesser de venir au monde, de me former, me transformer. L'essai est fantasme, régression nécessaire, ressourcement, *born again*. Il n'est pas peur du monde, hésitation à s'engager, il est plutôt la célébration de l'engagement dans l'entre-deux-mondes, la défense de cet espace-temps où tout se joue, où tout n'est pas encore joué. L'exercice difficile qui vise à garder ouverts les possibles, tout en accueillant le choc de l'impossible.

Je suis un fœtus à l'écriture étrange – il paraît que l'on dit *queer* en anglais –, l'essai étant chez moi une pratique souveraine. Rien ne lui succède, rien ne la précède. Sans dieu ni maître, elle ne se soumet à rien de prétendument plus important ou plus réel. Écriture du désastre, planète sans soleil, elle danse dans l'espace sans orbite imposée. En échange de sa liberté, elle consent au froid, à la nuit, à l'égarément, à la perte de tout ce qui d'ordinaire nous sécurise et nous préserve de l'expérience dangereuse de la chose foncièrement inconfortable que c'est de penser.

L'essai d'ici est singulier, rare, formidable, en ce qu'il incarne la fusion des traditions littéraires européennes et américaines. Il fait exister, dans son corps d'écriture, un entre-les-mondes, notre véritable habitat – maison hantée qui laisse place à son refoulé autochtone, fier comme le grand esprit des lieux, comme le blanc fantôme des lettres québécoises.

L'essai d'ici est le tragique du pays indéfiniment embryonnaire sublimé dans un genre littéraire. L'angoisse de disparition transformée en joie de ne pas apparaître, en jouissance dans les coulisses. Passage de l'être-colon à l'être-cocon, ni chenille ni papillon, n'attendant rien d'autre que le devenir. Une culture de soie, dégagée de la fausse auréole de l'identité.

Je ne suis jamais sorti du prologue, je ne compte pas en sortir. Dans mon univers, le rideau ne se lève jamais, la pièce ne débute pas, je reste debout sur la scène d'écriture au bord de l'absence de l'acte 1 comme sur la frange de l'abîme. Cet étroit trottoir de scène est ma demeure. Je fais du *stand up* sans m'obliger à être comique, sans me l'interdire non plus. Les spectateurs ont compris qu'il n'y aura pas d'attraction principale, seulement des enchaînements d'amuse-gueules. La salle se vide, à l'exception de quelques lectrices et lecteurs d'essais, et je reste avec mes rêveries qui deviennent des matériaux que je décide de prendre au sérieux. J'entre à l'intérieur de moi comme dans un théâtre presque désert, je joue dans le décor des chambres de ma tête, de mon cœur. Je suis arrivé à ce qui ne commencera pas.

Nicolas Lévesque est psychologue, écrivain d'essais (dont les plus récents, *Ptoma* et *Phora*, défrichent la voie d'une psychanalyse accessible, actuelle et québécoise), auteur d'une nouvelle chronique à la revue *Liberté* et collaborateur à *Plus on est de fous, plus on lit* sur ICI Première.



Photo | Benoit Erwann Boucherot

Comme le jupon de Dieu qui est mort

Micro-essai **Frédérique Bernier**

Écrit-on pour changer le monde ? Puisqu'« on » exclut la personne qui parle, « on » me permettra de répondre un peu à côté et de ne parler que pour moi, à partir de moi, en essayant, autant que faire se peut, de ne pas dire n'importe quoi. Car à partir d'où on écrit, et pour qui et pourquoi, il n'est pas sûr qu'« on » ou que « moi » le sachions vraiment.

Trêve de prousteries ou de becketteries, dira-t-« on ». Mais non, désolée. La modernité littéraire n'aura pas eu lieu pour des prunes. Merde. Je veux dire : je est un autre, le néant qui prend la parole, la distance qui me sépare de moi, etc., bref, ce fatras un peu vieillot qu'« on » enseigne (mais tsé), ces trucs d'esthètes un peu déconnectés (bon reviens-en), moi je (je me moi, oui) continue d'y croire.

Je continue d'y croire comme l'étudiante fervente que je fus et pour qui le monde devint plus habitable dès lors que cet espace où projeter un petit bout d'absolu (un bout de ce qui en toi te dépasse comme le jupon de Dieu qui est mort, genre) se mit à exister, là, par le biais de la page qui s'étalait sous mes yeux – des yeux incertains de bien prendre la mesure de ce qui se tramait, mais sachant qu'il se tramait quelque chose.

Changer le monde ? C'est peut-être déjà beaucoup d'essayer, par un ratage toujours à recommencer, de travailler à une phrase qui fasse entendre la musique d'une autre logique ici dedans, rendant dès lors l'ici-dedans un peu plus respirable. Faire exister des logiques intenables, des logiques folles, des logiques de rêve. Par des mots écrits à partir d'un peu de solitude, trouver des asociabilités et des sauvageries qui appellent un autre mode de communauté. Des inadaptations malaisément communicables qui font signe à quelqu'un que je n'ai encore jamais rencontré.

Je plaide crassement pour une littérature inassignable. Je m'obstine à considérer que ce qu'elle fait de mieux, la littérature, en matière de service social, c'est peut-être de se tenir à l'écart (par rapport à la demande, à toute demande), de s'en tenir à l'écart. Oui, de tenir l'écart comme s'il s'agissait de l'espace politique par excellence.

Essayer d'être un tant soit peu irrécupérable, rater toujours son irrécupérabilité, c'est un projet utopique comme un autre. Voilà une mégalomanie et une prétention qui me siéent.

Que connaissons-nous de plus élevé que ce pouvoir qui, de temps à autre, s'empare de notre vie et nous révèle à

nos propres yeux éblouis comme des créatures déposées ici-bas dans l'émerveillement ? Pourquoi la mort nous prend-elle ainsi par surprise, et pourquoi l'amour ? Encore et toujours, nous avons besoin d'éveil. Nous devrions nous rassembler en longues rangées, à demi vêtus, tels les membres d'une tribu, et nous agiter des calebasses au visage, pour nous réveiller ; à la place, nous regardons la télévision et ratons le spectacle¹.

Que ces phrases aient été écrites dans les années 1980 par Annie Dillard, quelque part dans une cabane aux États-Unis (Dillard est courageuse et aime vivre et écrire très longtemps dans une cabane, toute seule, dans la nature ; Dillard est sublime), ça ne change rien dans le monde. Mais ça fait qu'à un moment, dans ce monde, il a été dit qu'il est possible de tenter de vivre et de regarder les choses un peu autrement, et c'est déjà ça.

Tenir son bout mordicus. Ronger son os. Jeter les morceaux de son petit univers dans le grand univers (ça fait un peu *new age*, je sais, la preuve que l'irrécupérable, c'est pas de la tarte, hein), quitte à ravalier sa honte. Se faire la représentante de ce qui, en soi, sent que quelque chose ne va pas. Écrire à partir de ce qui résonne, dans l'écho de sa caverne, à partir de l'exclusion, de la douleur, mais aussi d'une sorte de farouche liberté.

Faire le pari que la voix du dedans parle aussi pour l'autre. Traverser l'ineptie de prendre soi pour plus que soi. Se dire que l'intime, c'est aussi l'anonyme, et que l'histoire de cette angoisse sourde ou les contours de cette joie ténue, c'est tout ce que l'on a à offrir. Qu'on ne peut que donner ce que l'on n'a pas à qui n'en veut pas, comme le dit l'autre. Que c'est ce que l'on a malgré tout de mieux à faire. Y croire, malgré le ridicule qui ne tue pas, mais qui blesse quand même.

Il y a plein de raisons valables pour qu'« on » écrive, mais celle-là, c'est peut-être la mienne.

1. Annie Dillard, *En vivant, en écrivant*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Brice Matthieussent, Paris, Christian Bourgois, 1996.

Frédérique Bernier a publié quelques livres tournant autour des questions de l'effacement, du dépouillement et de l'auto-engendrement dans la littérature. Puis, en 2020, elle a fait paraître le carnet *Hantises* (Nota bene, coll. « Miniatures »), qui s'est vu attribuer le Prix du Gouverneur général dans la catégorie « Essais ». Elle enseigne au Cégep de Saint-Laurent.

Une chorégraphie de lucioles

Micro-essai Étienne Beaulieu

Le 24 septembre dernier, j'étais à Québec, à la Maison de la littérature, pour une série d'entretiens sur les essais québécois. D'entrée de jeu, j'ai demandé à Robert Lalonde pourquoi il n'y a aucune mention du mot « essai » dans ses livres qui en sont pourtant d'éloquents exemples, qu'on pense au magnifique *Monde sur le flanc de la truite* ou à son récent *Reconstruction du paradis*, et même à tous ses carnets publiés au fil des décennies, dont le dernier en date, *Pas un jour sans un train*. Sa réponse m'a laissé perplexe : « Je ne me sens pas essayiste pour un sou, j'écris ce qui me vient, sans égard au genre littéraire, je ne cherche pas à convaincre qui que ce soit. » Je suis resté muet quelques secondes, pour enfin lui retourner l'argument : « Mais c'est justement ce qui fait de toi un essayiste. » Il est à son tour resté interdit, m'a regardé de biais à sa manière si caractéristique, pour finir par lâcher, après un temps suspendu qui m'a semblé interminable : « T'as peut-être raison. » Toute l'ambiguïté de l'essai littéraire venait d'être soulignée en quelques mots.

On met dans la même besace diverses sortes de livres qui n'ont rien à voir avec l'idée même d'essai : des pamphlets, des manifestes, des thèses, et j'en passe. On oublie ainsi que l'essai ne veut convaincre de rien du tout, qu'il est une méditation intime sur des idées qui sont secondaires en regard du mouvement de pensée qui leur a donné naissance. Faire un essai, ce n'est surtout pas ouvrir une succursale idéologique d'un quelconque parti, politique ou autre, c'est plutôt entonner une rhapsodie mal ajointée (que Kant opposait à l'architecture des textes argumentatifs) ou tisser une catalogne avec les morceaux d'idées qui nous viennent en tête. Et c'est pour ceci précisément que les essayistes ne forment pas un groupe constitué et se reconnaissent rarement dans une étiquette, pas même celle de l'essai. Ils forment en un mot une communauté de ceux qui n'ont pas de communauté, ce sont des *loose canons*, qui peuvent tirer d'un côté ou de l'autre sans avertissement, ou mieux encore ne pas tirer du tout et rester en retrait, dans la suspension du jugement chère à Montaigne, fondateur du genre dès le XVI^e siècle et dont la devise était gravée sur l'une des poutres de sa célèbre bibliothèque : *épéko*, je soutiens, je ne bouge.

Cette suspension du jugement est beaucoup plus qu'une coquetterie aristocratique ou un statu quo de nanti qui pactise avec le train des choses. C'est en fait une manière de penser qui refuse de se jeter dans la

mêlée sans longuement mûrir son idée, sans filtrer le courant, à la manière d'une huître, pour lâcher ensuite ses idées ou ses perles dans l'océan des paroles comme on se départit du meilleur de soi après l'avoir mis au monde. Toute l'ambivalence de la chose se trouve exactement là : l'essai se meut dans le monde des idées mais ne s'arrête à aucune, passe sans cesse de l'une à l'autre pour former des constellations de pensées évanescences qui se recomposent toujours comme des parcours de lucioles au cœur de la nuit. Quitte à se contredire, à nuancer ce qu'on venait tout juste d'exprimer, à voir soudain que ce qu'on avance est aussi vrai que son contraire, dans un immense carrousel des idées qui rend vivant, qui est la vie même de l'esprit.

Les genres littéraires ne sont pas que des formes insignifiantes qu'on peut balayer du revers de la main, ils sont beaucoup plus enracinés en nous qu'on le croit. Marielle Macé va jusqu'à dire qu'ils sont « de véritables formes de vie, engageant des conduites, des démarches, des puissances de façonnement et des valeurs existentielles » (*Façons de lire, manières d'être*, Gallimard, 2011). Si ce qu'on écrit se limite à jouer avec des formes et des mots, autant s'adonner aux quilles. Écrire vraiment, et en particulier des essais, c'est au contraire mettre en jeu notre vision profonde des choses, notre manière d'être. Ce n'est pas qu'une banale affaire de style, puisque l'essai porte en lui l'esprit de recherche, de nuance et du doute, dont notre temps éprouve un criant besoin. J'ajouterais que l'essai littéraire québécois porte en lui l'âme même de notre littérature, entre la France et l'Amérique, l'esprit de Montaigne mêlé à celui d'Annie Dillard, de Thoreau ou de Rick Bass, qui se cherche dans les voix d'ici comme une forme profondément originale, à la fois grave et simple, anecdotique et méditative, lyrique parfois et souvent très intime, mais ouverte pourtant à toutes les grandes questions de notre temps.

Écrivain, professeur et éditeur, **Étienne Beaulieu** dirige les éditions Nota bene, enseigne la littérature au Cégep de Drummondville et est directeur artistique des Correspondances d'Eastman. Il a fait paraître en France et au Québec plusieurs livres qui ont remporté de nombreux prix (Ville de Montréal / Lyon-Jacques Cartier, Ville de Sherbrooke, Alfred-DesRochers, Alphonse-Desjardins, CALQ-CŒuvre de l'année en Estrie) : *Trop de lumière pour Samuel Gaska*, *La pomme et l'étoile*, *Splendeur au bois Beckett*, *L'âme littéraire* et *Sang et lumière*.



Est-ce qu'**écrire** est une forme d'**action sociale** ?

Micro-essai Maïka Sondarjee

Un monde peuplé de penseurs et d'écrivains serait sans doute fort réfléchi, mais il serait plutôt statique. Qu'est-ce qu'écrire représente dans la riche mosaïque des actions possibles ? Est-ce un geste suffisant pour changer le monde ?

Je crains que non. Cependant, bien que ce soit insuffisant pour changer le monde, écrire (et publier) est tout de même une forme d'action sociale. Écrire/publier m'a permis d'engager des conversations, certaines intéressantes, d'autres difficiles, et parfois dans des cercles de pouvoir qui m'étaient jusque-là inaccessibles. Qu'elles

soient imprimées a donné une résonance à mes idées.

Cette prise de conscience m'a aussi permis de mesurer comment mes propres actions sont influencées par l'œuvre d'autrui. Des penseurs et écrivains que je ne connais pas personnellement font aujourd'hui partie de mon être, de ma pensée et de mes actions. Ces derniers temps, des personnes comme Chandra Mohanty, Françoise Vergès, Sylvia Tamale, Felwine Sarr ou Jayati Ghosh ont influencé la manière dont j'ai informé Affaires mondiales Canada de l'ethnocentrisme de

ses pratiques, ou ma façon de critiquer la gestion internationale de la pandémie dans les médias.

Le monde est fait de ces relationalités idéelles. Le monde est co-construit entre idées et actions, les miennes, les vôtres et celles des autres. Des entremêlements entre des êtres et des cognitions, entre des pensées et des actions. Écrire est donc à la fois une forme d'action et un levier d'influence sur celles d'autrui. Bien que les essais soient imprimés, la pensée est dynamique. Les idées publiées sont intégrées de manière fluide et interprétées lorsque nous en nourrissons notre volonté ou nos projets pour changer le monde.

Il convient toutefois, pour les essayistes, de reconnaître notre privilège de pouvoir parler et d'*être entendu*. Parler est non seulement l'acte d'énoncer des sons signifiants : l'acte de parler implique la réception de cette parole. Et tout le monde n'est pas écouté de la même manière. Les essayistes, populaires ou pas, ont eu accès à une tribune importante, celle des pages publiées.

Tous n'ont pas le même accès aux mêmes tribunes, le même droit de penser le monde. À l'université, la connaissance a été, historiquement, constituée par des hommes blancs occidentaux, ce qui a marginalisé les femmes et les personnes racisées comme *homo cogitus*. Au-delà d'un manque d'inclusion, cette mise à l'écart a participé à valoriser la seule perspective masculine et ethnocentrique sur le monde.

Dans nos sphères, qu'elles soient académiques, militantes ou communautaires, on ne devrait pas se limiter à l'écriture d'un essai, au simple discours. L'écriture devrait être accompagnée d'actions autour de cette prise de parole, on pourrait s'efforcer de mieux la partager en invitant des non-académiques dans nos cours, ou créer des communautés par des ouvrages collectifs, ou encore s'impliquer dans nos milieux de travail pour une plus grande démocratie dans l'écoute de la parole de toutes. Pour suivre l'injonction de Gayatri Chakravorty Spivak : il ne faut pas monopoliser la parole entre adeptes des codes dominants ni valoriser un seul type de connaissance (académique, « bien » formulé, « accessible », occidental).

Avant l'écriture de mon essai, j'avais peu confiance d'avoir quelque chose à dire, et encore moins d'être publiée. Pourtant, depuis un peu plus d'un an, ma voix est écoutée et j'ai de plus en plus foi en ma propre capacité de penser. Je n'ai pas *plus de choses à dire* qu'avant, mais je suis *plus écoutée*. Une prise de conscience qui ne vient pas sans son lot d'anxiétés. Comme essayiste sur la coopération internationale, j'ai fait des choix éditoriaux qui influencent ce que des personnes pensent ou ne pensent pas sur ce sujet. Comme professeure, j'ai



Photos | Benoît Erwann Boucherot

le droit de dicter à mes classes ce qu'elles doivent ou ne doivent pas lire, ce qu'elles peuvent ou ne peuvent pas écrire pour décrocher une bonne note. Ma parole et mes choix épistémiques ont donc un impact sur les actions de personnes qui tentent de changer le monde. Il ne faut pas prendre cette responsabilité à la légère.

Ceux et celles qui parlent publiquement oublient souvent qu'ils et elles détiennent le privilège de pouvoir parler et d'être écoutés. Il ne s'agit pas de nous excuser d'exister ou de penser, mais de reconnaître la chance que nous avons de pouvoir influencer la pensée et les actions d'autrui, ne serait-ce que de manière minime. Tous les essayistes n'ont pas l'impact d'une Maya Angelou ou d'une Naomi Klein. Et écrire n'est pas toujours un acte de résistance aussi important que celui d'Antonio Gramsci ou de Ngũgĩ wa Thiong'o, qui ont écrit des chefs-d'œuvre en prison. Mais écrire est toujours une forme d'action sociale. Et à mon sens, cette action devrait toujours servir à rendre le monde un peu plus équitable, notamment en ce qui a trait à la démocratisation du débat public.

Maïka Sondarjee fait partie du conseil d'administration de l'ONG Alternatives et siège au Comité du secteur de la coopération internationale pour l'antiracisme. Son premier essai, *Perdre le Sud : décoloniser la solidarité internationale* (Écosociété, 2020), repense la solidarité internationale en montrant les différentes inégalités et oppressions systémiques. Maïka Sondarjee est aussi professeure adjointe à l'Université d'Ottawa.

Vous êtes dans ma demeure

(lettre à Serge Bouchard)

Lettre Ayavi Lake

Les personnages, dans mes nouvelles, étaient habitués à vous écouter, Serge, à vous parler. Aujourd'hui, la réalité rejoint la fiction : en imaginant mes créations si proches de vous, il y a cinq ans, je ne pensais pas avoir moi-même un jour cet honneur.

Accepter de vous écrire cette lettre, Serge, c'est accepter de me dévoiler. Et quand on m'a proposé de le faire, j'ai mûri quelques jours le refus poli que je préparais d'abord, avant d'accueillir ce cadeau.

Oserai-je débiter avec des vers extraits du poème *Souffles*, de Birago Diop ?

Ceux qui sont morts ne sont jamais partis
[...]
Ils sont dans la Forêt, ils sont dans la Demeure
[...]
Entends la Voix de l'Eau.
Écoute dans le Vent
Le Buisson en sanglots,
C'est le Souffle des ancêtres.

J'aime imaginer que vous êtes quelque part dans cette nature que vous aimiez et que je connais si peu. J'aime imaginer que, les quelques fois où je réchappe du tumulte de la ville grâce à elle, c'est votre voix que j'entends dans le souffle du vent et dans le bruissement des arbres.

Mes parents sont de la même génération que vous. Moi ici, eux là-bas, au Sénégal. Cet été, le karma, comme vous disiez, m'a fait retourner au pays, pour un temps si bref, hélas. En une semaine, je n'ai pu voir mon père que

quelques heures. Nous les avons passées à discuter sans jamais vraiment nous rappeler les sujets que pourtant, par courriel, nous nous étions promis d'aborder quand nous serions enfin réunis. Un après-midi, la veille de mon départ, il m'a remis ses albums aux photos jaunies et magnifiques. Nous les avons commentées, nostalgiques. Je riais, me revoyant petite fille, et je pleurais parce que ce patrimoine faisait écho à sa démarche commencée cinq ans plus tôt, quand il me léguait sa collection de *Tintin*.

Il faut que vous compreniez, Serge, qu'étant petits, mon frère et moi n'avions pas le droit de toucher une seule de ces bandes dessinées tant mon père, ardent collectionneur, préférerait le pâlissement des années aux traces éventuelles d'une maladresse enfantine. Ces albums, à présent, sont passés à la postérité. Ils sont lus et relus par mes enfants. C'est comme cela que j'imagine la transmission de votre legs à ces Afro-Québécois, dans ma demeure.

Qu'est-ce qu'une petite fille et un petit garçon de dix et sept ans comprennent et comprendront de Serge Bouchard ? Ils saisiront la beauté de ce qui a été avant eux, ici, sur cette terre où j'ai choisi de leur donner des racines. J'aime surtout imaginer que vous êtes là, à travers ces récits sur Marie-Josèphe Angélique, Madame Montour, le sieur de La Vérendrye, et tous ces personnages dont je m'abreuve, dont j'irrigue l'imaginaire de mes Afro-Québécois.

En 2022, mes racines québécoises auront quinze ans. Me demander de vous écrire une lettre posthume, c'est m'obliger à regarder mon parcours, à m'arrêter pour souffler.



Photo | Benoît Erwann Boucherot

Au fond, vous étiez le témoin invisible de mon enracinement. Je dis bien enracinement.

Moi, Québécoise d'origine sénégalaise, immigrante de première génération, enseignante, auteure. Que transmettrai-je à mes enfants ? Je voudrais les modeler passeurs de mémoire. Et cette mémoire sera alimentée par vos textes, vos histoires, et la conscience aiguë que le Québec, c'est bien plus que ça, bien plus qu'ici, bien plus que maintenant. Mais peu importe ce qu'ils seront, l'essentiel est ce qu'ils feront de cette mémoire-là.

Au fond, vous étiez le témoin invisible de mon enracinement. Je dis bien enracinement. Je ne dis pas intégration. Et, oserai-je vous l'avouer, dans mes moments de doute intense, quand je me demande si vraiment, mes petits Afro-Québécois ont leur place ici, c'est votre voix qui me ramène vers la rive. C'est cela que je veux leur transmettre de vous.

Laissez-moi vous confier que c'est à vous et à mes amis métis, Jacqueline et Roland de Jonquière, que je dois

d'avoir ressenti ce besoin impérieux de mieux connaître les Premières Nations. À Obedjiwan, je me rappelle mon élan freiné par tous les cerbères du bon sens : une femme seule sur une réserve ! Une femme noire en plus ! Si jeune, tu es folle !

Et si j'avais accepté cette offre d'enseigner dans la communauté atikamekw ?

En lieu et place des regrets, j'ai préféré continuer à vous suivre : à travers votre voix et vos personnages.

Comme mes parents qui m'ont conduite vers la liberté en m'initiant à la lecture et à l'écriture, vous m'avez enracinée ici, au Québec. Et ces racines, mes enfants, grâce à vous, sauront comment les arroser.

Grâce à vous, mes enfants savent qu'eux aussi feront l'Amérique.

Ayavi Lake est née au Sénégal, à Dakar. Après avoir étudié en France, elle s'installe au Québec où elle enseigne. Ces trois territoires marquent ses écrits. En 2019, elle publie *Le marabout* (VLB éditeur), lauréat du Prix des Horizons imaginaires 2020.

J'aime les essais et je vais essayer de dire pourquoi (en fait non)

Lettre Jean-Philippe Pleau

La première fois que je prends conscience que je lis un essai, c'est en 1997. J'ai vingt ans, j'arrive à l'Université Laval et un livre attire mon attention à la librairie Coop du Pavillon Alphonse-Desjardins : *La parole manipulée*, du sociologue Philippe Breton, paru chez Boréal la même année.

Avant ça, enfant, j'avais lu des bandes dessinées. Adolescent, j'avais dévoré chaque édition du magazine du Canadien de Montréal et au cégep, des chapitres photocopiés de livres sérieux et quelques romans. Pour le reste, j'ai grandi dans une maison où la bibliothèque était garnie de photos de famille et d'une télécommande de télévision posée sur un enregistreur vidéo VHS.

Dès les premières pages de son livre, Breton identifie trois fonctions de la parole. L'expression, l'information et la conviction. Et il s'inquiète, tout au long de l'ouvrage, des dérapages potentiels de la troisième fonction. Chercher à convaincre à tout prix lui semble louche. Pire, ce genre de démarche risque d'enfermer celui qui tente de le faire dans une prison mentale.

Ou de lui permettre de devenir très riche, si le flash publicitaire est génial.

À cette époque, je ne sais pas pour quelle raison, j'aime les essais. Normal, c'est le début de notre relation amoureuse. Je viens de rencontrer l'essai. J'ignore pourquoi, mais je sais que ce sera lui. Mon genre littéraire préféré.

Le philosophe Vladimir Jankélévitch disait de l'amour que « c'est le seul pourquoi sans parce que possible ». Traduction en langue vernaculaire : quand on aime, on sait qu'on aime, mais on est bien mal pris pour l'expliquer.

Il arrive néanmoins que l'humain essaie de répondre à cette question. Vouloir mettre des mots sur l'indicible est un exercice tautologique, mais surtout, si on y parvient, c'est peut-être le premier signe d'un amour qui s'étiole,

pensait Jankélévitch. Car nommer une chose, c'est l'encapsuler. L'enfermer. L'amour a besoin d'air, croyait le philosophe, et de la jalousie pour se déployer.

Inutile de mentionner que je n'aime pas que les essais, même si ce sont mes préférés.

Encore aujourd'hui, je ne trouve pas les mots pour expliquer les raisons qui font que je me passionne pour cette forme, et par ricochet, que je voue une reconnaissance sans borne aux éditeurs et aux éditrices de ce genre littéraire. Cependant, je l'ai caché à la rédaction du magazine *Lettres québécoises* qui m'a commandé un texte de 1500 mots sur le sujet, car on aurait peut-être proposé l'exercice à quelqu'un d'autre.

Jankélévitch, toujours lui, a écrit un livre de presque cinq cents pages sur la mort en expliquant dans son prologue que l'humain n'a pas vraiment grand-chose à dire à ce propos, car de la mort personne n'est jamais revenu. Rien n'empêche toutefois, disait-il, de discourir sur son propre anéantissement et d'essayer de le comprendre malgré tout – alors je peux bien écrire 1500 mots sur l'amour que je porte aux essais, même si j'ignore pourquoi je les aime.

C'est d'ailleurs peut-être là la fonction principale de l'essai. Une tentative de compréhension de quelque chose qu'on ne comprendra jamais vraiment. Pas complètement, en tout cas.

Si je ne sais pas pour quelle raison j'affectionne les essais, je sais néanmoins pourquoi j'haïss certains d'entre eux, écrits par des auteurs et des autrices qui pensent avoir compris quelque chose, une fois pour toutes. Ils se sont trompés de métier ; ils auraient dû être scénaristes dans le monde de la publicité.

Friedrich Nietzsche disait que l'art nous est donné pour nous empêcher de mourir de la vérité. L'essai fait le même boulot.

L'essai : un non-terminus de la pensée

En 2017, en lisant l'excellent *Bienvenue au pays de la vie ordinaire* (Leméac, 2017) de Mathieu Bélisle, j'ai été frappé par cette idée de la pensée du terminus. L'auteur remarque qu'au Québec, pour diverses raisons, les gens donnent souvent l'impression d'être arrivés quelque part et de s'en contenter. Ça l'énerve, mais là n'est pas le point le plus important.

Ce qui ressort surtout, c'est l'appel que Bélisle adresse aux Québécois et Québécoises en les invitant à sortir de ce contentement pour aller plus loin et se confronter à l'ailleurs. Il résume ainsi une autre fonction de l'essai : la quête de soi dans – et dans la pensée de – l'autre. Pour s'enrichir de la différence des visions du monde.

Vous me pardonnerez de donner un deuxième exemple concernant Mathieu Bélisle, mais c'est qu'accepter cette invitation à aller plus loin et à se confronter à l'ailleurs est ce qui m'est arrivé, et totalement, en lisant son deuxième essai, *L'empire invisible : essai sur la métamorphose de l'Amérique* (Leméac, 2020).

Alors que j'étais vendu à l'idée du déclin de l'empire américain, comme plusieurs d'entre vous j'en suis certain, Bélisle arrive avec un regard oblique sur la chose. Même si le film de Denys Arcand et bon nombre d'intellectuel·les ont depuis des années enraciné cette théorie à coups d'articles, de livres et de thèses, la prémisse de Bélisle, d'une simplicité déconcertante, a fait s'écrouler mes certitudes au sujet des États-Unis.

Loin d'être en déclin selon lui, l'empire se transforme pour mieux étendre son pouvoir. À son hypothèse s'ajoute l'intention, présente tout au long du livre mais jamais nommée, de nous forcer à nous demander : « Pis, j'en pense quoi ? »

La bonne vie de l'essai, après l'impression

Il arrive que l'on dise d'un livre, d'un essai par exemple, qu'il connaît une belle vie en librairie. Chaque fois que j'attrape une telle conversation, j'ai un sourire ironique et le mot qui me vient alors en tête est : *quantification*.

Ce qu'on veut dire en affirmant ça, c'est que le livre se vend bien. Le sociologue (méconnu) Gilles Gagné, qui fut mon professeur à l'Université Laval, disait souvent que nous vivons dans un monde où le mantra semble être : « Si quelque chose existe, il doit exister en une certaine quantité et cette quantité peut être mesurée. »

La vie des essais qui me paraît surtout intéressante n'est pas celle qui se mesure en nombre d'exemplaires vendus, mais en opportunités de voir les idées qu'ils contiennent être discutées, débattues. Cela demeure toutefois intangible et vouloir mesurer une telle chose revient à tenter de nommer les raisons de notre amour. C'est inutile. Ça ne veut pas dire que ça n'existe pas.

J'admire donc ces chemins de traverse, fréquentés par les idées contenues dans les essais, et la vie que leur

donnent les lecteurs et lectrices. Ça se passe dans leur tête, mais aussi dans des clubs de lecture, autour d'un micro ou d'une bière de micro, où ils discutent d'une idée de Martine Delvaux, Serge Bouchard, Rodney Saint-Éloi, Frédérick Lavoie, Aurélie Lanctôt, Catherine Voyer-Léger, Dalie Giroux ; et peut-être même de celles de Mathieu Bock-Côté – je ne parle pas ici que de Mark Fortier.

L'essai a cette faculté de faire dialoguer le lectorat avec l'auteur, l'autrice. Dans cette ère de polarisation du discours, c'est une fonction de première importance qui donne aux mots un pouvoir dialectique.

Puis, l'essai fait honneur à la pensée du philosophe Henri Bergson, l'apôtre du temps long et de la durée, en opposition au tic-tac de l'instant. J'irais même jusqu'à avancer que l'essai, comme genre littéraire, est révolutionnaire puisque publier un tel type de livre au temps de la pensée pressée, c'est refuser la compression des idées et choisir la dynamique profonde de la réflexion.



J'aime la force de la comparaison et de la mise en parallèle des idées. Pour mieux comprendre l'intention première de cette lettre d'amour que j'adresse ici à mon genre littéraire préféré ainsi qu'à ses éditeurs et éditrices, ramenons la chose au hockey. Cela est coutume au pays.

Martin St-Louis fut un très grand petit joueur de hockey dans la Ligue nationale.

Étonnamment, il n'a jamais été repêché. Ses 5 pieds 8 pouces et ses 173 livres faisaient peur à tous les directeurs généraux.

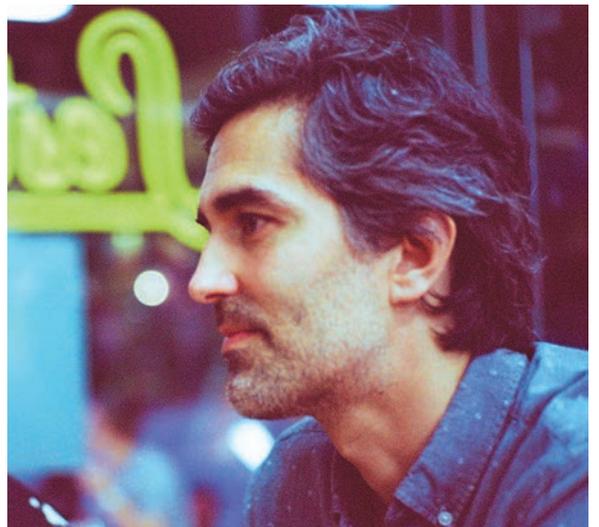
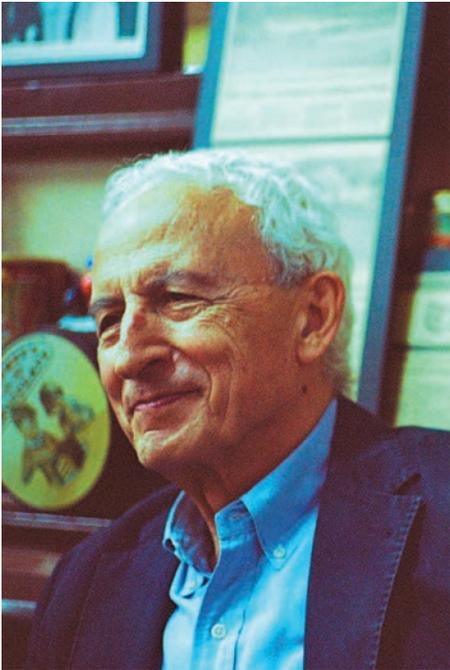
En 1997, le boss des Flames de Calgary, un certain Al Coates – genre de remarquable oublié de l'histoire de la LNH – offre un essai au camp d'entraînement de son équipe à ce petit Québécois né à Laval. La suite de l'histoire est Histoire. Un peu comme si Réjean Tremblay l'avait écrite pour lui. En 1134 matchs, St-Louis a marqué 391 buts, récolté 642 passes, pour un total de 1033 points. En plus, accessoirement, d'être intronisé au Temple de la renommée du hockey à sa première année d'admissibilité.

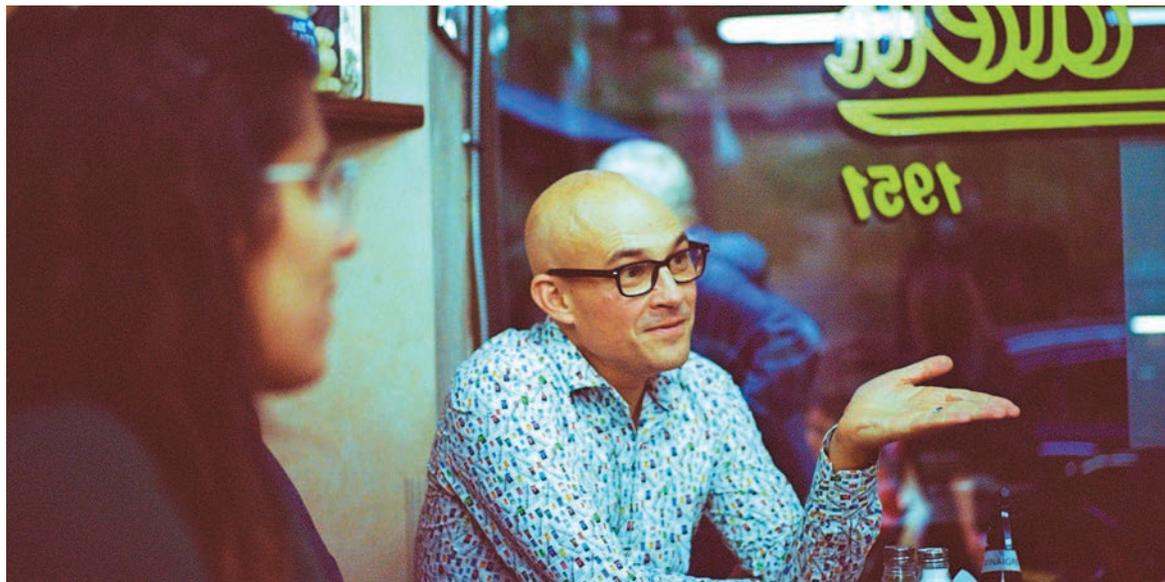
Je perçois les éditeurs et les éditrices d'essais comme ce directeur général des Flames de Calgary. Ils permettent à des idées de tester leur valeur sur le marché de la pensée, en n'empruntant pas les canaux traditionnels – radio, télé, réseaux sociaux – pour y parvenir.

Juste pour ça, il faut soutenir ces maisons d'édition. Aussi, acheter et emprunter leurs livres, et en parler. Et pourquoi pas, soumettre un manuscrit. Oui, vous. Envoyez.

Même pas game d'essayer.

Jean-Philippe Pleau anime et réalise l'émission de radio *Réfléchir à voix haute*, sur ICI Première. Auparavant, il a coanimé l'émission *C'est fou* avec l'anthropologue Serge Bouchard, à la même antenne. Sociologue de formation, il espère éventuellement trouver le temps de publier le récit de son expérience de transfuge de classe.





Benoît Erwann Boucherot est peintre, dessinateur et photographe auteur. Il fonde le Studio BRW en 2020. Français, il vit et travaille à Montréal, où il étudie l'ébénisterie à l'École nationale du meuble et de l'ébénisterie. Pour ce projet avec *LQ*, il a opté pour un Leica et des films argentiques afin de capter l'essence et l'ambiance particulières du Lester's Deli, lieu historique dont les tons et couleurs du décor épousaient parfaitement la convivialité et la fougue qui régnaient dans les discussions entre les essayistes invités.

